

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 2 (1907)
Heft: 83

Artikel: Feuilleton du Pays du dimanche : Jeannie
Autor: Barancy, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-257014>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POUR TOUT AVIS
et communications
S'adresser
à la rédaction du

LE PAYS

Pays du dimanche
à
Porrentruy
—
TELEPHONE

DU DIMANCHE

Supplément gratuit pour les abonnés au PAYS

La peste bubonique

Quand la peste éclata à Porto, M. le Dr Calmette s'y rendit avec le Dr Salimbeni et ouvrit une enquête minutieuse sur l'origine des premiers cas constatés.

Le premier cas de peste bien caractérisé fut constaté chez un débardeur du port qui avait travaillé au déchargement de blés pour la maison Baretto. Ce blé venait de New-York et il était entré dans le port à la date du 23 mai précédent.

Le second cas fut observé le 7 juin chez un portefaix espagnol qui était occupé à transporter des morques. Et les autres premiers cas atteignirent aussi des portefaix.

On croit que la maladie existait déjà chez les rongeurs dans les quartiers pauvres de la ville contigus au fleuve, où habite toute la population des ouvriers qui déchargent les navires.

Dans les ruelles de Fonte Taurina, les rats crevés se rencontraient en abondance, mais on n'y prêtait aucune attention. Il est probable que la peste a été importée par ces rongeurs débarqués de quelque navire venant d'Alexandrie, du golfe Persique ou de l'île Maurice, au commencement du printemps. Elle n'a pas tardé à se répandre parmi les rats et les souris qui abondent, soit dans les vastes docks de Porto, soit dans les deux quartiers de la douane et de Fonte Taurina où les maisons étroites, malsaines, sont entassées tout près des berges du fleuve. Parfois le rez-de-chaussée donne asile à des animaux, porcs, chèvres, lapins, qui gronnent pêle-mêle avec les gens entassés dans un espace de quelques mètres de superficie.

Feuilleton du Pays du dimanche 3

JEANNIE

par Jean Barancy

— Peur ? répéta-t-elle. Tu n'y penses pas, bien sûr. Pourquoi me demandes-tu ça ?

— Dis ta pensée, reprit-il. Tu ne me trouves pas horrible ?

— Oh ! non, bien sûr, répondit-elle fermement. Cette cicatrice me rappelle toujours que tu as risqué ta vie pour sauver la vieille Garaude dont la maison brûlait.

— N'empêche que je suis bien laid ! riposta-t-il. Enfin... Crois-tu qu'on pourrait s'accoutumer à mon visage.

— Cette idée ! Je ne comprends pas que tu puisses croire le contraire. Mais je t'assure, Pierre, que tu n'es pas si défiguré que

Les premières formes de l'épidémie qui ont été observées à Porto étaient des cas de peste bubonique classique ou de septicémie pesteuse à charbons (peste noire des anciens). La maladie éclate brusquement par un fort accès de fièvre avec violent mal de tête, accompagné de délire et de prostration. Quelquefois le malade se précipite hors de chez lui, pris d'angoisse et de véritable affolement. Dès le premier jour apparaissent un ou plusieurs ganglions tuméfiés ou *bubons* dans l'aîne, plus rarement dans les aisselles ou au cou. Ces glandes sont extrêmement douloureuses. Le deuxième ou le troisième jour, elles peuvent atteindre la grosseur d'un œuf de poule. Quelquefois des phlyctènes se montrent à la surface de la peau, surtout dans les régions où il existe des bubons. D'autres fois, ce sont des charbons, véritables anthrax noirs entourés d'une auréole rouge, qui se montrent çà et là sur le corps, ou bien des petites taches rouges ou *pétéchies*, qui couvrent le ventre, le thorax et les cuisses, comme dans la fièvre typhoïde.

Dans les cas qui guérissent, la maladie dure de six à dix jours. L'engorgement ganglionnaire se termine alors par la suppuration d'un ou de plusieurs bubons. La température s'abaisse peu à peu et la convalescence s'établit avec beaucoup de lenteur.

Dans les cas graves, la mort arrive brusquement, sans agonie, du troisième au septième jour, quelquefois même plus tôt.

Lorsqu'on examine avec les méthodes bactériologiques le contenu des bubons pendant la vie ou après la mort, on y trouve en très grande abondance le bacille pesteux. Le sang recueilli par simple piqûre au doigt

ça et même je ne fais attention à cette cicatrice que parce que tu me la rappelles. Autrement, je ne la remarquerais seulement pas.

Une expression de joie passa dans les yeux de Pierre. Pourtant, il insista :

— C'est que, dit-il, j'ai besoin de connaître ton opinion vraie sur moi... Il faut me l'avouer comme si tu pensais tout haut et pour toi seule.

— Alors, la voici, répondit-elle. Tu es bon, loyal et franc.

Pierre soupira et, pour la troisième fois, le silence ne fut plus troublé que par le tic-tac de la grosse horloge, dont le balancier de cuivre scandait régulièrement les secondes et les pulsations violentes du cœur de Pierre.

— Alors, reprit-il après un moment et en faisant un grand effort pour affermir sa voix,

du malade contient très souvent aussi le même bacille, et sa présence en plus ou moins grande quantité dans les cultures sur gélose, faites avec deux ou trois gouttes de ce liquide, donne des indications précieuses sur le pronostic de la maladie. Si le sang renferme beaucoup de microbes, le pronostic est toujours très grave.

Une autre forme de peste, presque fatalement mortelle et dont on a observé un assez grand nombre de cas à Porto, est la pneumonie pesteuse primitive, avec ou sans bubons.

Pour l'observateur non prévenu, il est extrêmement difficile de distinguer cette forme de peste de la pneumonie ordinaire et surtout de la broncho-pneumonie grippale. Le diagnostic ne peut être fait que par l'examen bactériologique des crachats : ceux-ci sont constamment remplis de bacilles pesteux que les méthodes de coloration ordinaires et l'inoculation directe à la souris ou au rat permettent de reconnaître avec précision.

Le sérum qui avait été employé précédemment à Bombay n'avait qu'un pouvoir curatif très insuffisant. C'est alors que le Dr Roux et ses élèves, à l'Institut Pasteur de Paris, poursuivirent leurs études en vue d'obtenir un sérum à la fois préventif et thérapeutique. Ces études furent longues, souvent décourageantes. On avait essayé successivement de toutes les méthodes connues pour obtenir une toxine pesteuse active ; on en imagina de nouvelles : elles ne donnaient presque rien. On se décida alors à inoculer des chevaux, directement dans les veines, avec de très grandes quantités de cadavres de bacilles pesteux tués par la chaleur. Après un temps très long, — plus

alors, Jeannie, ça ne t'effrayerait peut-être pas de... devenir ma femme ?

Elle ferma ses yeux et voulut dégager sa main qu'il avait prise en prononçant ces dernières paroles, mais il la retint malgré elle prisonnière dans les siennes.

— Ecoute Jeannie, continua-t-il, absolument maître de lui maintenant, je suis venu exprès pour te demander à ton père, mais, je le répète, je suis bien aise de te voir avant lui. Je t'assure que je ferai mon possible pour te rendre heureuse et que... je t'aime bien ! Voici longtemps, d'ailleurs, et si je ne t'en parlais pas, c'est que je n'osais pas. Je ne suis guère avenant et tu es si gentille, toi ! Je me disais : « Elle ne voudra pas de moi, elle me repoussera et s'étonnera même que je me sois adressé à elle. » Cette idée-là, vois-tu, me paralysait. Mais depuis le jour où tu as si bravement défendu ton petit 'neveu et dit hautement

d'une année, — ces chevaux produisirent en fin un sérum actif, dont un quarantième de centimètre cube suffisait à préserver les souris contre l'inoculation du bacille pesteux le plus virulent, et dont un quart de centimètre cube pouvait sûrement guérir ces petits animaux lorsque le sérum était injecté seize heures après l'inoculation virulente.

Il s'agissait maintenant d'expérimenter l'efficacité de ce sérum sur la peste humaine : c'est pourquoi l'Institut Pasteur décida d'envoyer le Dr Calmette et le Dr Salimbeni aussitôt que l'épidémie parut s'étendre à Porto. Ces praticiens entreprirent d'abord des expériences de thérapeutique sur des souris et sur des singes. Ces expériences ont été effectuées devant tous les bactériologistes portugais et étrangers, réunis en Commission internationale sur l'ordre du président du Conseil du Portugal. Elles furent si concluantes que la Commission, dans son rapport, décida de généraliser l'emploi du sérum, et que les médecins portugais permirent aux médecins français de traiter tous les malades qui entraient à l'hôpital des pesteux.

Le résultat fut celui-ci :

Avant l'emploi du sérum à Porto, la mortalité hospitalière, parmi les malades atteints de peste, était de 33 0/0. Depuis l'époque où les malades hospitalisés ont commencé à être traités exclusivement par le sérum, la mortalité n'est plus que de 13 0/0 ; 14 malades seulement ont succombé sur 104 traités.

Lorsqu'on se reporte à l'histoire des grandes épidémies qui ont ravagé l'Europe jusqu'au milieu du siècle dernier, ou même à celles, toutes récentes, de l'Inde, de Madagascar et de l'Égypte, alors que le nombre des morts atteignait 70, 80, 90 et même parfois jusqu'à 95 0/0 des personnes atteintes, on ne peut qu'être pleinement rassuré et satisfait du taux actuel de la mortalité avec le traitement sérothérapique à Porto.

Ce traitement ne présente aucune difficulté particulière d'application, mais il doit être institué suivant certaines règles à déterminer.

La peste étant une maladie septicémique, c'est-à-dire dans laquelle le microbe infectieux, d'abord cantonné dans les ganglions

et dans le système lymphatique, ne tarde pas à se généraliser dans l'organisme ; il est nécessaire d'injecter de grandes quantités de sérum aux malades et de répéter ces injections chaque jour jusqu'à ce que la température indique que tout danger de réinfection est écarté.

On ne peut plus douter aujourd'hui de l'efficacité du sérum antipesteux, et on doit admettre que tous les malades atteints de peste bubonique ou de pneumonie pesteuse peuvent guérir, si l'on intervient avec le sérum aussitôt que le diagnostic bactériologique de l'affection est praticable, soit par l'examen du contenu des bubons, soit par l'examen des crachats.

Le sérum n'est pas seulement utile pour traiter efficacement la peste déjà déclarée : il est encore plus précieux pour prévenir cette maladie et pour arrêter l'extension d'un foyer épidémique naissant. Les expériences faites à Porto sur les animaux et sur l'homme sont tout à fait démonstratives à cet égard. Le Dr Calmette et son compagnon ont vacciné un grand nombre de personnes très exposées, pour la plupart, à la contagion : les médecins et les employés des laboratoires de bactériologie et d'hygiène, les équipes des désinfecteurs, les pompiers auxquels incombait le devoir de transporter au cimetière les cadavres des pestiférés. Aucun cas de peste n'a été observé parmi eux.

Cette vaccination par le sérum est très facilement acceptée, et ne présente aucun inconvénient, sauf, dans quelques cas très rares, l'apparition d'un peu d'urticaire, sept ou huit jours après, comme cela se produit à la suite des injections de sérums quelconques, même normaux. Elle donne une immunité immédiate, mais celle-ci n'est malheureusement pas durable : elle s'épuise après vingt ou vingt-cinq jours. Aussi, lorsque les sujets vaccinés doivent continuer à résider dans un foyer de peste, est-il indispensable de renouveler l'injection de sérum environ toutes les trois semaines. On s'est préoccupé, dans ces derniers temps, de chercher une méthode de vaccination capable de donner une immunité de plus longue durée, analogue, par exemple, à celle que confère une atteinte bénigne de peste. Ce problème, dont on poursuit l'étude dans les

— Pourquoi ça ? demanda-t-il.

— Comment, pourquoi ça ? répéta-t-elle, mais parce que je ne veux pas les abandonner.

Le visage de Pierre, un instant assombri, se rasséréna.

— Eh ! fit-il, qui te parle de les abandonner ? Ils t'ont maintenant, ils t'auront, et moi avec toi, après les épousailles, si tu consens à devenir mienne, car j'entends bien garder ton père et ton petit neveu. En te prenant, je les prendrai. Je n'ai pas des mille et des cent, mais je gagne de belles journées dans mon métier, car, tu le sais, de loin à la ronde il n'y a pas de maréchalerie mieux achalandée que la mienne. Ils ne souffriront de rien, je t'en réponds, et ils m'aimeront, je l'espère, comme je les aime déjà moi-même. Encore une fois, Jeannie, veux-tu de moi pour mari ? Oh ! je t'en prie, ne dis pas non !

Elle leva les yeux et il vit que des larmes y étincelaient.

— Je dis... oui ! répondit-elle simplement. Et, je peux bien te l'avouer à présent, continua-t-elle sans fausse honte, je n'en aurais jamais accepté un autre. Je n'espérais pas

laboratoires de l'Institut Pasteur, n'est pas encore résolu.

On peut être certains, conclut le Dr Calmette, que nous ne verrons plus des hécatombes, comme celle que produisit la fameuse épidémie de 1720 à Marseille ou comme celles que l'on voit encore dans l'Inde ou en Extrême-Orient.

L'éminent savant conseille les mesures suivantes, en présence d'une calamité publique aussi terrible que la peste :

D'abord, transporter et isoler obligatoirement dans un hôpital spécial tout malade atteint de peste. Vacciner obligatoirement toutes les personnes qui ont été en contact avec le malade ou qui ont habité la même maison.

Incendier, ou, si la chose n'est pas possible, désinfecter, aérer et abandonner pendant au moins vingt jours toute maison où un cas de peste aura été constaté.

Détruire méthodiquement les rats et les souris dans les magasins, dans les appartements et dans les égouts, en se gardant toutefois de toucher aucun cadavre de ces animaux avec les mains. On les ramassera, autant que possible, avec une pince métallique, et on en pratiquera l'incinération ou l'immersion dans l'acide sulfurique.

Si la population cache les cas de peste, on ne devra pas hésiter à organiser, suivant l'exemple de la municipalité de Bombay, des Commissions de recherches composées de médecins, d'infirmières, de voitures d'ambulances et de gendarmes. Ces Commissions, instituées par quartiers, devront visiter, deux fois par jour, tous les logements de leur section et s'assurer qu'il n'y existe aucun malade.

Il importe de surveiller étroitement les villes maritimes et les frontières terrestres du Midi. Il est certain que si l'on est averti de la présence de quelques cas de peste à bord d'un navire ou chez un nouvel arrivant par voie ferrée, il sera probablement très facile d'empêcher toute contamination des locaux ou de l'entourage du malade, par la désinfection immédiate et par la vaccination avec le sérum antipesteux.

S'il s'agissait de cas de peste survenus tout à coup dans une maison où la maladie n'a pas pu être importée par des voyageurs provenant de pays contaminés, le fait serait

cependant que tu penserais jamais à moi, étant pauvre comme je le suis...

— Et moi qui appréhendais tant de te demander rapport à ma laideur, murmura-t-il en l'attirant à lui et en baisant sur son front ses fins cheveux qui frisottaient. Baste ! ajouta-t-il gaiement, nous nous entendrons bien tout de même, tu verras, mais il ne fallait rien moins que ce petit, continua-t-il en désignant le garçonnet toujours endormi dans sa couchette, pour que je me permette de formuler mon désir et pour nous rapprocher.

V

Voici près de dix ans que Pierre et Jeannie sont mariés et les plus heureuses gens du pays, vivant en famille avec le bonhomme Berthot et leur fils d'adoption, le seul enfant qu'ils aient.

Aucun ne saurait être plus affectueux, plus intelligent et plus travailleur. Il court gaillardement, comme on dit là-bas, après ses quatorze ans et besogne déjà dur à la maréchalerie, dont l'enseigne : *Au grand saint Eloi*, fait son orgueil et sa joie.

Jean BARANCY.

FIN.

beaucoup plus grave ; il indiquerait peut-être que les rats sont atteints et qu'ils commencent à promener le fléau de maison en maison. La défense serait alors plus difficile, mais elle sera d'autant plus efficace que l'on pourra la commencer plus tôt.

Hâtons-nous d'assurer, dès maintenant, dit le Dr Calmette, la préservation de nos villes françaises, surtout de celles qui sont le plus menacées, sur le littoral de la Méditerranée et de l'Atlantique, en conseillant aux municipalités de faire détruire, par tous les moyens, le plus grand nombre de rongeurs, puisque nous savons que ces petits animaux sont les plus actifs et les plus dangereux propagateurs des épidémies de peste. Hâtons-nous aussi d'organiser, partout où il n'en existe pas encore, des services publics de désinfection bien outillés et des laboratoires pourvus d'un personnel instruit, capable de renseigner les pouvoirs publics aussitôt qu'un cas suspect viendrait à se produire. Et si, malgré toutes les précautions prises, nos efforts étaient vains, il n'y aurait pas lieu de nous alarmer. Le sérum antipesteux nous permettra de guérir nos malades et d'éviter, par la vaccination préventive, que le fléau fasse de nouvelles victimes. »

Paquerette

... Elle était née le jour de Pâques fleuries et on l'appelait Paquerette.

C'était une mignonne créature, toute de grâce et de sourires, comme cette fête des Rameaux, fête du ciel et de la terre, où tout dans la nature, êtres et choses, semble s'unir pour chanter les louanges du Créateur.

Elle était douce, sage et bonne, de cette bonté infinie qui se répand sur tous comme une source divine, soulageant les misères, consolant les douleurs, plaignant les méchants.

Elle habitait au pied du coteau de Saint-Prix, une chaumière isolée du village, près d'un petit bois touffu, dont les arbres verts lui prêtaient leur ombrage, dont les hôtes emplumés lui égrenaient leurs plus mélodieuses chansons.

Elle vivait là, seule avec son frère Landry, qu'elle entourait de soins maternels.

Landry était cependant l'aîné ; mais, selon la touchante expression du vieux temps, « son esprit était demeuré au ciel », et le pauvre innocent en avait juste assez pour chérir et vénérer sa sœur et charmer oiseaux et couleuvres, qui se perchaient sur son épaule ou se glissaient dans sa poitrine.

Au reste, s'il ne comprenait guère les hommes, les animaux, eux le comprenaient et venaient familièrement à lui, comme à une sorte de grand frère, intermédiaire entre eux et les gens raisonnables.

Pourtant, parmi toutes ces bêtes à quatre pattes, à deux pattes, Landry comptait des ennemis... et dans la race que l'on qualifie *amie de l'homme*.

Des chiens, au lieu de venir poser leurs têtes sur ses genoux, de lui lécher les mains et de lui faire fête, des chiens le poursuivaient, le harcelaient de leurs aboiements furieux, le menaçaient de leurs crocs aigus et acérés.

Oh ! pas tous les chiens en général ! seulement ceux appartenant à très haut et très puissant seigneur de Saint-Prix, Saint-Leu, Cernay et autres.

On dit : « Tel maître, tel valet ! » A bon droit on eût pu dire aussi du châtelain et de sa meute : « Tel maître, tels chiens ! »

Le baron Noël de Saint-Prix, alors âgé de dix-huit ans, descendait d'une race illustre par sa bravoure, mais redoutée pour sa cruauté. Amis et ennemis tremblaient devant ces terribles seigneurs, aussi durs à leurs vasseaux qu'aux Normands ou aux Anglais, dont ils avaient fait de sanglants massacres pendant les grandes guerres.

Digne héritier de ses ancêtres, le jeune baron s'était déjà signalé sur plus d'un champ de bataille ; mais sa tyrannie ne peyait pas moins lourdement sur ceux que leur mauvais sort avait fait naître à l'abri de sa bannière féodale. Violent, brutal, il était la terreur du pays. Les enfants se sauvaient en apercevant son cheval noir, les femmes se signaient, les vieillards soupiraient en hochant la tête :

— Il est pire que les plus mauvais !

Et tous répétaient en chœur :

— Quand serons-nous délivrés de ce fléau ?

Quand avril et décembre ne feront plus qu'un !

Cette prédiction consolante, qui rappelait trop l'ironique : « Quand les poules auront des dents ! » était tombée des lèvres du saint patron de la paroisse.

Mgr Saint-Prix ne s'était pas promené sa tête à la main sur le mont des Martyrs, comme Mgr Saint Denis, son voisin ; mais, en parcourant la Gaule, il avait rendu grand service aux habitants du hameau qui devait en reconnaissance prendre son nom ; lesquels étant perchés à plus de trois cents pieds au-dessus du niveau du lac d'Enghien, étaient obligés de descendre en plaine pour chercher de l'eau, ce qui leur causait force peine et fatigue, surtout par les temps de sécheresse.

Mgr Saint-Prix, passant par là un jour d'été où il faisait très chaud, demanda vainement un verre d'eau pour se désaltérer.

Les villageois en étaient allés quérir et remontaient la côte escarpée, suant et soufflant sous leurs cruches pleines, quand un gros chien noir (l'Esprit malin, sans doute, heureux de jouer un tour au saint prélat) se jeta dans les jambes du premier porteur d'eau, le fit tomber sur ceux qui le suivaient, et toutes les cruches roulèrent du haut en bas de la montagne, saluées par un éclat de rire infernal qui semblait sortir de terre.

Mais Mgr Saint-Prix ne rit pas, lui ! Si un chien peut regarder un évêque, il ne doit pas se moquer de lui. Aussi, devant messire Satan sous son enveloppe canine, le saint d'un signe de croix, le fit disparaître dans un nuage de fumée sentant le soufre ; puis, frappant le sol de son bâton pastoral, il en fit jaillir une source d'eau vive aux acclamations et aux bénédictions de la foule.

En souvenir de ce miracle, les habitants élevèrent au bon saint, une statue qu'ils placèrent au-dessus de la fontaine ; puis ils choisirent pour seigneur le neveu du prélat, Gilles de Saint-Prix, et dans toutes les calamités, prirent l'habitude de s'adresser à leur bienfaiteur d'un jour, lequel, touché sans doute de leur confiance, prit celle de leur accorder tout ce qu'ils lui demandaient.

Pendant, les petits neveux du digne évêque, en dépit de leur parenté, étaient loin de vivre en odeur de sainteté, et le démon, chassé si honteusement du corps du chien noir, semblait être passé dans celui des très hauts et très puissants sires de Saint-Prix, ce qui désolait fort les pauvres Saint-Prixens. Ils n'osaient invoquer leur

protecteur ordinaire contre ses indignes descendants et souffraient en silence.

* * *

Un soir d'hiver, une âpre bise soufflait, la neige couvrait la terre et chacun se hâtait de rentrer chez soi, quand un mendiant si vieux, si vieux, qu'il paraissait plus de cent ans, se traîna jusqu'à la porte du château pour demander l'hospitalité. Messire Gaultier de Saint-Prix revenait justement de la chasse.

— Qu'est-ce ? Au large, vagabond ! cria-t-il d'une voix tonnante. Tes pareils infestent le pays. Détaie, et plus vite que cela, ou je te fais denner les étrivières.

Et promenant un regard terrible sur ses vasseaux :

Que nul ne s'avise de recevoir ce drôle, ou il partagera son châtimeut.

Il dit et traversa lentement le pont-levis. Le vieux tourna alors son regard désolé sur ceux qui l'entouraient pour quêter un gîte ; mais eux, tremblants de peur, se renfermèrent dans leurs maisons.

Le mendiant n'en alla pas moins consciencieusement frapper à chaque porte ; mais toutes demeurèrent closes et il descendit vainement jusqu'au bas de la côte. Un humble chaumière, la dernière du village, adossée à un bouquet de bois lui restait à visiter. Il y heurta de son bâton.

— Entrez, bon père, dit une jeune paysanne vive et accorte, qui préparait le souper ; entrez et soyez le bienvenu.

C'était la bisbœule de Paquerette, mais une bisbœule aux yeux brillante, aux joues fraîches, toute resplendissante de ses dix-huit printemps, et ne songeant guère à ses futurs petits-enfants.

Le veillard charmé de cet accueil, hésitait pourtant.

— Vous ne savez pas, sans doute que votre seigneur a défendu de me recevoir.

— Nous avons deux seigneurs, bon père, l'un au ciel, l'autre sur la terre. C'est au premier qu'il faut d'abord obéir : n'est-ce pas Guillaume ?

Le mari inclina gravement la tête.

— Entrez sans crainte, dit-il simplement : si vous avez faim, mangez ; si vous avez froid, chauffez-vous, mon hôte.

Le mendiant passa la nuit sous l'humble toit.

Le lendemain, il allait se remettre en route, quand le sénéchal du château arriva, suivi d'hommes d'armes, pour s'emparer de lui et de ceux qui avaient eu l'audace de désobéir au châtelain.

Mais comme l'on portait la main sur le veillard, une grande lumière l'entourna, son bâton se changea en une crose d'évêque, son front se couvrit d'une mitre d'or, et la croix brilla sur sa poitrine.

Villageois et soldats tombèrent à genoux en reconnaissant leur saint patron.

— En punition de votre lâcheté et de votre égoïsme, dit Saint-Prix d'un ton sévère, vous subirez encore la tyrannie de vos maîtres autant d'années que j'ai essayé de refus ; vous en serez délivrés lorsque avril et décembre ne feront plus qu'un, et la fleur, gage de votre délivrance, éclora dans la maison hospitalière où j'ai trouvé un asile.

Puis, bénissant Guillaume et sa femme prosternés à ses pieds, le bon saint retourna au paradis.

... Quand-vingt-dix fois, le prélat déguisé s'était vu durement repoussé, et quatre vingt-neuf ans s'étaient déjà écoulés depuis sa prédiction.